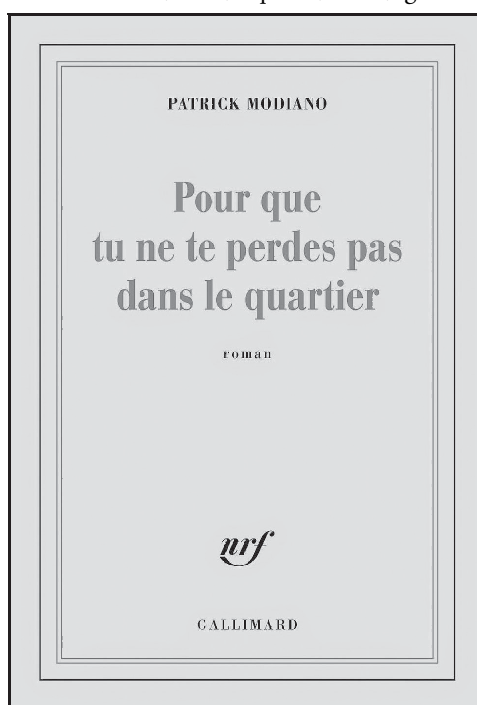


POUR QUE TU NE TE PERDES PAS DANS LE QUARTIER

De PATRICK MODIANO

XV^e PRIX NOBEL FRANCAIS DE LITTERATURE

Le XV^e prix Nobel de littérature a été couronné pour, selon les jurés, *«l'art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l'Occupation»*, une voix qui murmure sans élever le ton, évoquant d'insaisissables destinées humaines, au fil de lieux, rues, squares, cafés, gares...



Patrick Modiano, né le 30 juillet 1945, au lendemain de l'Occupation, cette époque passée, proche de lui à le toucher, qu'il n'a pas connue, mais qu'ont vécue ses parents ; un passé qui le hante, présent dans presque tous ses ouvrages, sur la trentaine qu'il a publiée, tels que ce premier «Place de l'Etoile», puis «La Ronde de Nuit» et «Les Boulevards de ceinture» que l'on appellera par la suite «La Trilogie de l'Occupation». Sans oublier ces titres qui, comme ceux d'une chanson, donnent déjà en sourdine un aperçu de la mélodie, «Vestiaire de l'Enfance», «Rue des Boutiques obscures», «Du plus loin de l'Oubli» ou «Le Café de la Jeunesse perdue», ou encore, «Dora Bruder» ou «La petite Bijou».

De sa belle écriture calme et douce, l'auteur fixe le tremblé des choses, le flou de l'atmosphère, des brumes plutôt que des brouillards. Paru fin août 2014, son dernier ouvrage «Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier» distille ce même climat ineffable. A peine ouvert, déjà l'exergue empruntée à Stendhal, donne la tonalité, fine et ténue, entêtante et persistante, de l'ouvrage, le propos de l'auteur : *«Je ne puis donner la réalité des faits, je n'en puis présenter que l'ombre»*

Ces ombres, ces fantômes, ces zombies qui errent à travers la ville, c'est sur leurs pas que, comme à son insu, à son corps défendant, se déroband presque, le narrateur s'engage à la recherche d'une adresse oubliée où habiterait une personne disparue depuis longtemps, mais qui aurait laissé un sillage insistant dans sa mémoire flottante.

Traces d'une ombre à la fois précise, - des détails précis-, mais tremblotante quant à ses contours, qui s'estompent et s'effacent au détour du chemin, à l'horizon.

Vestiges incertains que l'on chercherait -quoi au juste ? - dans de vieilles malles abandonnées au fond du grenier de maisons aujourd'hui manquantes ; ou indices improbables que l'on voudrait débusquer *«en fouillant dans les tiroirs et les armoires»*.

Une voix *«molle et menaçante, au bout du fil d'un téléphone qu'il n'avait plus l'habitude d'entendre»*, indique une piste...

Le mystère, le suspense, le polar (?) - ces mots paraissent triviaux-, pourtant c'est une intrigue qui démarre avec cet appel téléphonique. Un individu qui possède *«une voix de maître-chanteur»* a retrouvé le carnet d'adresses égaré par le narrateur, mais qu'au reste il ne consultait plus jamais car *«il n'avait vu personne depuis trois mois et ne s'en portait pas plus mal»*.

Or dans ce carnet, figure le nom d'une personne, un certain «Guy Torstel» suivi d'un numéro de téléphone à huit chiffres, sur lequel enquête le journaliste, son interlocuteur *«à la voix molle et menaçante»*.

Inutile de raconter tous les méandres de cette pseudo-enquête, menée par un pseudo-journaliste, dont on ne sait si elle concerne l'enquêteur ou le narrateur, voire l'auteur.

La mémoire évoque une série de souvenirs

qui semblent s'évaporer *«au fur et à mesure comme des bulles de savon»*.

Pour évoquer cette improbable enquête, les phrases, les mots de Patrick Modiano, ne peuvent être «doublés». Pour dire le malaise, l'enlèvement, la dépression, mieux vaut laisser la parole au narrateur lorsqu'il déambule dans Paris pour se rendre au rendez-vous qu'il a finalement accepté, à reculons, pour récupérer son carnet. «Il était souvent passé par là, Boulevard Haussmann, et même dans son enfance, mais ce soir-là cette ville lui semblait étrangère».

Son carnet d'adresses ? *«... des numéros de téléphone manquants... ceux qui auraient compté... mais qui ne répondaient plus...»*

«Il lui aurait fallu retrouver une clé», -quelle clé ? - «fouiller dans les armoires... retrouver l'ancien carnet d'adresses qu'il avait recopiées...», toute une liste de noms choisis dans l'annuaire, comme celui du héros du livre, Darragane, un écrivain, -tiens ? -, ou bien des noms dont il croit se souvenir et lance dans ses livres *«comme une bouteille à la mer...»*

«Si par hasard il remarquait une lumière, c'était toujours à la fenêtre d'un dernier étage, comme si quelqu'un était parti depuis longtemps en oubliant d'éteindre une lampe».

Va-t-il chez un médecin connu jadis, qui pourrait l'éclairer ? C'est comme *«un rai de lumière que l'on distingue à peine sous une porte close et qui vous signale la présence de quelqu'un. Mais il n'avait pas envie d'ouvrir la porte pour découvrir qui était dans la chambre ou plutôt dans le placard... Le cadavre dans le placard»*, précise l'auteur, passé maître dans l'art du suspense.

Etrange comme un roman policier, sensible comme un curieux rêve, poétique comme une tragédie qui affleure, le récit avance.

«Il a appris des 'choses' sur vous par cet ami de la police», lui révèle un jour la comparse de l'enquêteur, qui lui a transmis en cachette un «dossier» dans lequel figure, entre autres, une Photomaton d'un enfant d'une dizaine d'années.

Quelles choses ? Le narrateur, lui, le sait et sait aussi de longue date comment les fuir, mais cela n'empêche pas, néanmoins, qu'*«il éprouve une sorte de vertige, un picotement à la racine des cheveux... Car, sur la photo, cet enfant, il était bien obligé de reconnaître que c'était lui...»*

Et l'enfance, jusqu'ici restée en lisière du récit, au fin fond de l'histoire, comme occultée, remonte légèrement à la surface, surnage parmi les évocations des années cinquante, voitures décapotables, casinos d'Enghien ou de Forges-les-Eaux, la petite Minou Drouet et ses poèmes ou bien ces *«soirées un peu spéciales»* auxquelles se rendait une toute jeune fille...

Le narrateur dérive, se rapproche du réel puis

s'éloigne à nouveau retournant à *«l'ombre»*.

Les souvenirs donc s'esquivalent autant que l'écrivain/le narrateur qui, *«plus jeune, profitait de la moindre occasion pour fausser compagnie aux gens, sans qu'il pût s'expliquer très bien pourquoi»*.

En guise de chute, plus dure : *«Un rêve le poursuivra toute sa vie», écrit l'auteur, «des valises que l'on égare dans un train, ou bien le train est parti avec vos valises et vous restez sur le quai...»*

Toujours, encore, le regard s'embrume. Demeure l'absence, la perte, l'abandon, les valises perdues. Ou trop lourdes.

Et le train s'éloigne, l'enfant, le narrateur, l'écrivain, l'auteur, chacun reste à quai. Seul.

Qui n'a jamais fait de tels cauchemars ?

Catherine BERGERON

*«POUR QUE TU NE TE PERDES PAS
DANS LE QUARTIER»*

de PATRICK MODIANO.

Roman. Editions Gallimard. 146 pages. 16,90 €